

VICTORIA ABAD KERBLAT: DES TABLEAUX COMME DES FENÊTRES OUVERTES SUR UN VOYAGE PERSONNEL

C'est au contact de la tristesse et de la misère des camps de réfugiés où elle travaille que Victoria Abad Kerblat, artiste philippine installée à Divonne-les-Bains, en France, près de Genève, découvre la peinture. Des œuvres sensibles où flotte une ombre de nostalgie. Interview.

(Suite en page IV)





VICTORIA ABAD KERBLAT: DES TABLEAUX COMME DES FENÊTRES OUVERTES SUR UN VOYAGE PERSONNEL

(Suite de la page III)

Comment avez-vous commencé à peindre? J'ai toujours été attirée par les arts, mais, quand j'étais jeune, être artiste n'était pas considéré comme un métier aux Philippines. Je suis devenue biologiste! J'avais obtenu une bourse à l'Université de Boston pour faire mon master en biologie, mais, en m'y rendant, je me suis arrêtée à Bangkok pour voir l'exposition de ma sœur Pacita et je ne suis jamais partie aux Etats-Unis. C'était en 1979, il y avait la guerre au Vietnam et, finalement, je suis allée travailler dans les camps de réfugiés. On avait besoin de biologistes spécialisés dans les maladies tropicales. Mon mari travaillant aussi dans l'humanitaire, nous avons habité successivement en Afghanistan, au Cambodge, au Laos, en Indonésie, en Malaisie, au Mozambique, au Pakistan, au Vietnam. J'ai commencé à peindre en complète autodidacte. C'était ma manière de capturer, sur la toile, les souffrances des réfugiés.

Vous concevez votre peinture comme un témoignage... Oui, en partie. Les réfugiés m'ont beaucoup influencée à mes débuts – je trouvais leur courage extraordinaire dans cet environnement de violence –, mais j'ai aussi peint des aquarelles des anciennes maisons coloniales lorsque j'étais au Mozambique. J'avais fait campagne pour qu'on ne les détruise pas. Cela dit, il est vrai que certaines de mes toiles sont porteuses d'un message ou d'une interrogation. Je pense, par exemple, à ma toile *Where do I belong?* Quand j'étais au Mozambique, je me suis retrouvée dans un univers où la couleur de la peau définit l'appartenance à une classe. J'ai voulu transmettre le stress, la peur et l'incompréhension que l'on ressent dans une telle situation.

Y a-t-il des sujets que vous n'aimez pas peindre? Les fleurs, les chats... Ce genre de peinture m'ennuie! En fait, je m'inspire de tout ce qui m'entoure, des gens, de mes voyages, des expositions que je visite... Quand je fais

un portrait, j'aime bien connaître la personne. Au cours des dernières années, les Philippines sont devenues une de mes principales sources d'inspiration. Dans mon tableau *Ivatan*, le sujet est une femme de Batanes, la région la plus au nord du pays. Dans ses cheveux, j'ai peint les vers d'un poème philippin et, sur son corps, les tracés des autoroutes.

Dans vos dernières œuvres, vous semblez travailler davantage sur les textures... Je suis restée à la peinture à l'huile, mais j'intègre dans mes tableaux des matériaux qui sont aujourd'hui en train de disparaître. J'utilise surtout des matériaux des Philippines et d'Asie, comme le papier de riz, les fibres de bananier, les tissus, les pigments naturels... J'essaie aussi d'attirer l'attention des jeunes sur la beauté que l'on peut obtenir à partir de matériaux recyclés, car cette notion n'est pas encore très répandue aux Philippines.

Propos recueillis par **ODILE HABEL**